



## FESTIVAL D'AUTOMNE

# Forced Entertainment, à qui perd gagne

Avec « Real Magic », leur nouveau spectacle drôlissime en forme de jeu télévisé absurde, les Britanniques proposent une critique au rasoir de la société du spectacle et de la manière dont elle coince les êtres dans un cul-de-sac

ÉDIMBOURG (ÉCOSSE) – *envoyée spéciale*

**I**t's crazy!!!», s'exclame, avec le nombre de points d'exclamation requis, une bande de jeunes gens, un soir de fin août à Edimbourg, en sortant du théâtre. C'est dingue, oui, on confirme. C'est *Real Magic*, le dernier spectacle ravageur, horriblement drôle, follement beckettien du groupe britannique Forced Entertainment. Après avoir été présenté au Festival d'Edimbourg, il arrive à Paris, au Théâtre de la Bastille, dans le cadre du Festival d'automne.

Avec cette nouvelle création, Forced Entertainment (« divertissement forcé » en français) semble avoir mené jusqu'à son point de perfection une recherche de plus de trente ans, et remplir totalement le programme contenu dans le nom que s'est choisi la compagnie : *Real Magic* est à la fois un pur plaisir de théâtre qui vous scotche à chaque seconde, et une critique au rasoir de la société du spectacle et de la manière dont elle coince les êtres dans un cul-de-sac.

Sur scène, trois quidams, deux hommes et une femme, affublés d'in vraisemblables costumes de poussins en fourrure jaune. Sur fond d'applaudissements et de rires enregistrés, ils participent à ce qui ressemble à un jeu télévisé. Le candidat, sous la houlette d'un animateur, doit essayer de deviner le mot auquel pense, à ce moment-là, son challenger – ce qui est évidemment impossible. Un jeu où il n'y a que des perdants.

Tout le spectacle est constitué par cette situation de base, indéfiniment répétée et reprise avec de multiples variations, les trois excellents acteurs-performeurs, Jerry Killick, Richard Lowdon et Claire Marshall, s'échangeant sans fin les rôles du candidat, du challenger et du présentateur. Ce n'est donc pas par le discours, mais par son dispositif, à l'intérieur

duquel les acteurs s'en donnent à cœur joie en termes de jeu, que *Real Magic* piège son spectateur. Et l'emmène, avec un sens du rythme époustoufflant, vers une vertigineuse réflexion sur l'impasse politique que nous connaissons aujourd'hui, et l'impasse existentielle qu'est toute vie humaine.

Au lendemain de la représentation, on retrouve Tim Etchells, le directeur artistique de Forced Entertainment. Il pleut sur Edimbourg – ah oui ? –, les cafés arty et les pubs tradis sont bondés, alors on se rabat – quelle ironie ! – sur la cafétéria impersonnelle du siège du festival, pour parler de l'histoire de la compagnie. Ou plutôt du groupe : les six partenaires de Forced Entertainment y tiennent, à ce terme. Un groupe, comme dans le rock, et pas une compagnie, comme dans le théâtre au sens classique du terme.

Ces six-là, Tim Etchells et sa bande, sont généralement considérés comme des pionniers en Angleterre, où ils ont ouvert la voie à un autre théâtre, dans un pays où le théâtre de texte, élisabéthain mais, de plus en plus souvent, psychologique et naturaliste, est roi. « Dès le début des années 1970, pourtant, il y a eu des groupes similaires au nôtre, axés sur la création collective et contemporaine, raconte Tim Etchells. Et parmi eux, à partir de la fin des années 1970, une compagnie qui a été très importante, notamment pour nous : Impact. »

### Culture punk

Les six fellows – Robin Arthur, Tim Etchells, Richard Lowdon, Claire Marshall, Cathy Naden et Terry O'Connor – ont donc une idée assez claire de ce qu'ils veulent faire, quand ils se rencontrent au tout début des années 1980, à la faculté d'art dramatique d'Exeter, dans un cours assez expérimental de théâtre/performance. « A cette époque, l'enseignement, à Exeter



comme dans les autres universités, était très académique, observe Tim Etchells. *Etudier le théâtre, cela signifiait que vous passiez votre temps à lire et à écrire des essais sur le théâtre. Nous, on était branchés sur les approches non narratives, sur le travail de groupe. Et surtout on voulait faire les choses par nous-mêmes : on était issus de la culture punk, qui a marqué notre adolescence et encouragé cette autonomie artistique. On a eu la chance de pouvoir suivre ce cours qui était plutôt une sorte de laboratoire, très axé sur la performance, sur les travaux notamment d'Artaud, de Meyerhold, de Grotowski, de Brecht...* »

La bande des six forme son groupe en 1984, et s'installe à Sheffield, dans le nord du pays. Pourquoi Sheffield? *« Au départ c'était un choix étrange, en effet. Mais j'étais du Nord et j'avais envie d'y revenir. Et la ville, même par rapport à Liverpool ou Manchester, présentait l'avantage énorme qu'on pouvait y vivre avec très peu d'argent. On y a trouvé une usine désaffectée, dans laquelle on s'est installés pour travailler. »*

*« Avec les années, ce choix s'est révélé vraiment judicieux, poursuit Tim Etchells. Sheffield est une petite ville : vivre et créer dans une périphérie, et non dans un centre, ce n'est pas anodin. Quand nous y sommes arrivés, en 1984, on était en plein dans les années Thatcher, la région était sinistrée, ravagée par la désindustrialisation. De manière générale, le nord de l'Angleterre a une relation conflictuelle avec le sud, où est concentré le pouvoir économique et culturel. Mais cela a nourri un sens de l'humour très particulier. Nous ne sommes pas les champions de la Grande-Bretagne, c'est clair. Mais il y a dans cette région un esprit de fierté et de résistance que nous aimons beaucoup, et qui a fortement nourri notre travail. »*

Quant au nom qu'ils ont choisi, Forced Entertainment, *« il s'est imposé tout de suite. Nous aimions la tension qu'il contenait entre l'idée de divertissement et celle de la nature problématique de cette relation avec le public. Mais à l'époque, on*

*n'a pas pris conscience qu'il aurait une telle valeur de manifeste pour notre travail ».* C'est avec les années que le groupe s'est rendu compte qu'il avait vraiment mis au cœur de sa recherche cette question anthropologique, politique et, pour le théâtre, ontologique, que pose l'obligation de séduire un public ou une audience, et la transformation du monde en un vaste show permanent.

Trente-trois ans plus tard, ils sont toujours ensemble – peu de groupes ont réussi à tenir ainsi – et toujours à Sheffield. Ils ont signé une bonne quarantaine de spectacles ou de performances à ce jour, qui tournent plus dans le reste de l'Europe que dans leur propre pays. En 2016, ils se sont vu décerner le prestigieux prix Ibsen, créé en 2008 par le gouvernement norvégien pour récompenser un artiste de théâtre d'envergure internationale. Après Peter Brook, Ariane Mnouchkine ou Peter Handke, c'était la première fois qu'un groupe théâtral était ainsi distingué. *« Car nous travaillons toujours en création collective, même si j'ai rapidement occupé le rôle de metteur en scène et d'animateur du groupe »,* précise Tim Etchells.

Leurs spectacles, à l'image de *Real Magic*, partent toujours d'éléments extrêmement populaires, qu'ils font exploser, mais sans jamais se moquer des humains pris dans les rets de cette forme de sous-culture. *« La culture populaire est présente dans tout notre travail, mais l'idée n'est pas d'examiner en profondeur, de manière sociologique, ce qu'est un jeu télévisé, par exemple. C'est plutôt de voir comment tout cela, ce qui passe par la télévision, les films, Internet, s'inscrit sans même qu'on le remarque : comment c'est dans l'air, autour de nous, comme un bruit de fond permanent »,* analyse Tim Etchells.

Pour *Real Magic*, il avait juste, au départ, cette vague idée de jeu télévisé, qu'il a soumise à ses camarades. Le groupe s'est mis à travailler à sa manière, c'est-à-dire en improvisant dans tous les sens. C'était la campagne pour le Brexit au



Royaume-Uni, et celle de Donald Trump, aux Etats-Unis, pour la présidence. « Puis les partisans du Brexit ont gagné, et Trump aussi. Ce contexte politique n'apparaît pas du tout dans le spectacle, explique Tim Etchells. Mais cette séquence de manipulations, de mensonges, de "fake news", ce sentiment d'impuissance face à l'impossibilité de laisser émerger une quelconque alternative, a sans doute beaucoup marqué notre travail. Et nourri ce dispositif formel, qui reproduit un système dont on ne peut pas sortir, alors même qu'il épuise les énergies, les ressources, la pensée et les êtres. »

Tim Etchells confie avoir lu Guy Debord et sa Société du spectacle assez tard. « Mais ses idées étaient déjà arrivées jusqu'à nous quand nous avons débuté, via d'autres artistes que nous admirions. » Comme chez Jérôme Bel, qui est le grand invité, côté danse, de ce Festival d'automne, la réflexion du penseur français sur le spectacle comme stade achevé du capitalisme semble bien au cœur de la démarche de Forced Entertainment. En orchestrant avec *Real Magic* la rencontre entre Beckett et la télévision trash, ce qu'ils renvoient en miroir de manière saisissante c'est bien ce jeu truqué dans lequel nous sommes tous piégés aujourd'hui. Mais encore ont-ils l'élégance de le faire avec tout l'humour noir dont ils sont capables. ■

FABIENNE DARGE

**« L'idée, c'est de voir comment tout ce qui passe par la télé, les films, Internet, s'inscrit sans même qu'on le remarque : comment c'est dans l'air, autour de nous, comme un bruit de fond permanent »**

TIM ETHELLES

directeur artistique de Forced Entertainment

## Tour de Forced

Forced Entertainment n'a pas chômé : plus de quarante spectacles en trente-trois ans d'activité. Entre *Jessica in the Room of Lights*, leur première pièce, et *Real Magic*, leur dernière création, il y a eu l'emblématique *Quizoola!*, vaste performance improvisée de six, douze ou vingt-quatre heures, dans laquelle les participants ne cessent de poser les questions les plus absurdes et les plus triviales. Il y a eu aussi *The Thrill of it All*, *The Coming Storm* et *The Notebook*, d'après Agota Kristof, que l'on a pu voir en France, et notamment à Paris, dans le cadre du Festival d'automne, en 2016. Autant de pièces dans lesquelles ils ont « dressé des listes, joué à des jeux, baragouiné du charabia, foutu le bazar, se sont habillés, déshabillés, se sont bourré la gueule, ont tout déballé, ont réalisé des tours de magie, raconté des blagues, fait les pitres et fait le mort », comme ils le disent eux-mêmes. On devrait les retrouver en 2018, toujours au Festival d'automne, avec un autre de leurs « tubes », qui a déjà beaucoup tourné de par le monde : *Table Top Shakespeare*, ou comment jouer les trente-six pièces de Shakespeare en cinq minutes, avec un seul acteur, une table d'un mètre de large et des objets du quotidien. Encore un « nutty stuff » (un truc de fous), autrement dit.